

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Promenade immobile

Paul Bélanger

Volume 43, Number 1 (251), February 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (2001). Promenade immobile. *Liberté*, 43(1), 112–116.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Promenade immobile

Paul Bélanger

Je revenais à ces premiers mots, je veillais. D'une veille qui n'avait de conséquence que pour moi-même. Cependant, je distinguais par mes fenêtres des rêves qui passaient.

« Résistance n'est qu'espérance. Telle la lune d'Hypnos, pleine cette nuit de tous ses quartiers, demain vision sur le passage des poèmes » (René Char).

Et je ne voyais que cela, je ne croyais que cela : vision formulée par le poème, non par le poète. Par la langue en conjonction avec un regard. Et je ne voulais que marcher dans ces visions, ces poèmes, l'écriture. Et alors qu'on réclamait du poète qu'il s'engageât, je ne m'engageais plus qu'auprès de ces moments où la vision traverse le corps pour devenir forme pure.

Le nocher tremblait dans l'ombre de l'écho. Le tendre remugle de l'écho. Solitude du cri qui s'abîme dans la nuit.

En ces brefs instants où nous entrons dans la pensée du poème, – et le pouvoir du poème : qu'en une seule ligne tienne la vie même. Moins la volonté du message de notre colère d'homme, mais l'espoir insensé d'un recommencement.

ooo

Je marchais, donc, quand au loin le tonnerre fit entendre son roulement familier. Mais alors, je crus que c'était un bruit de guerre.

Ils disaient que, partout, c'était la guerre. Dans la chaîne de prédation, c'était la guerre. Oui, depuis toujours et éternellement. Et la colère des hommes s'abîmait en pure perte.

La guerre. Donc. Qui triomphe et inculque sa direction. Et depuis toujours je me demandais comment la combattre. Comment combattre la haine, pensais-je ? Le poème est sans repos, qui ne cesse de répondre à la haine.

J'avais même entendu un poète dire qu'il était en guerre. Quelle idée ? Comment un poème peut-il être en guerre contre l'autre dont il attend l'accueil ? Le poème est résistance à la pérennité des guerres. Il faudrait par conséquent répondre autrement que par la loi du talion.

Ne pas répondre à l'attaque. Rester digne. Affirmer, contre tous, que l'amour est capable de tout. Avec l'idée, certes vieille, de la connaissance. Poèmes de guerre, disaient-ils. Je restais immobile au milieu du champ de tir : les bruits du monde traversaient mon corps comme des obus. Et quelle autre guerre en soi-même portée au-devant des bruits de ce monde ? Quelle parole déliée, que le souvenir de la paix demeure ?

Le poème dit présent, et par sa présence même rejette toute impossibilité de lumière.

ooo

Aimer d'abord. Que le chant du monde ne soit pas son deuil.

Je me promenais, je me débattais avec ces démons qui veulent d'une nécessité faire une obligation. Je restais silencieux.

Écrire ne fut jamais une obligation, mais la responsabilité d'une prière sur le chemin du nom.

« Et que le monde retrouve son propre nom
et toute chose enfin s'unisse à son propre nom » (Lionel Ray)

Marina Tsvétaïva, écrivant à Rilke, décrit sa chambre, un matin d'hiver avant l'aube. La maison est froide, la température sous zéro. Avant que les enfants se lèvent. Une autre fois, sur une plage, elle lui écrit avec son fils sur le dos. Elle lui écrit avec l'amour fervent de celle qui a déjà rencontré. Je suis assez émerveillé par l'énergie de cette femme. La puissance de son amour et le devoir de l'écrire. Se vouant à l'écriture, comme d'autres à la prière. *L'énergie créatrice de la poésie circule partout dans ce qu'elle écrit.* Et chaque fois, je vois avec des yeux neufs. Comme une force plus grande que l'humain. Le temps s'est arrêté à Prague, dans ce « Poème de la fin » où l'amour côtoyait l'abîme. Telle la vie, qui s'étire et s'épuise, toujours pleine du feu primordial.

ooo

Écrire : quel jeu attend là sa fin, son désir, si tant d'autres, avant son propre geste, l'avaient postulé. Est-ce une solidarité, une compétition ? Une solidarité des solitudes, qui est universelle. Parler dans l'œil de l'autre. Des voix éteintes qui reviennent nous appeler, qui nous reprochent nos torts et nous rappellent à leurs présences. Nous passons dans l'écriture, passagers d'un voyage fulgurant, comme un point du temps en mouvement vers sa fin. Nous passons, et cet intervalle s'est trouvé occupé par ce geste, composant peu à peu les traits de son éloignement. Si tant est que nous puissions voir, même éloignés, cette lumière qui sourd de toute chose ; les choses scintillent d'une étrange beauté. Je croise fréquemment des ombres sur mes pas, de loin en loin reconnues, et si près de leurs propres pas que j'en oublie les miens. Nos pas se confondent. Voix perdue, et si proches. Voix qui montent sur le papier – chaque page est honorée –, sans histoire, archaïquement dépouillées de toute circonstance.

ooo

J'écris comme en une promenade, et chaque pas est l'héritage de ma conscience. Nous naviguons à des vitesses infinies, infiniment proches de l'éternité. Le poème est au cœur du jour, déployé au milieu de moi-même. Le mot est, au cœur du poème, l'instant qui remue l'immobilité. Il entre dans le poème comme en moi-même. Le jour se brise précisément où le poème sort de soi, comme issu d'une eau noire et dure, morcelant les sangs où il se compose. Il ne dit rien sur le jour qui passe, mais est lui-même ce jour à l'arrêt. Ni le jour ne s'étend sur lui pour en délimiter les contours. Le repère des dates importe peu ; il convient seulement au silence de circonscrire son lieu de parole, de devenir le lien des jours entre eux. Lieu et lien de parole.

Le poème aime le jour, comme en lui le scintillement d'un amour qui ne s'achève jamais, sachant que l'amour ne le vaincra pas. Et nous roulons sur des flots tantôt tranquilles tantôt tumultueux. Nous guettons l'heure du jour où il en sera de vous comme de moi. Le poème ne me sortira pas du néant, mais sa voix qui se prolonge en chacun de mes jours, se prolonge en l'autre. Ailleurs, en d'autres labyrinthes, déjà.

Et dans la circonstance qui m'unit à ce monde, je n'oublie pas les guerres de Palestine et d'ailleurs. De même les poèmes qui peuplent mes heures.

ooo

Dans ma chronique précédente, j'ai omis de donner la référence du texte d'Hélène Dorion, où se trouvaient les mots de Christa T. Ces mots sont inscrits dans un poème de « Fenêtre du temps » paru dans *Voilé-dévoilé / Fenêtres du temps*, publié par Trait d'union, le premier titre étant de Marie-Claire Bancquart. J'aurais tout aussi bien pu parler de parler de *Portraits de mers*, paru aux Éditions de la Différence, tant cette promenade se prolonge dans l'unité.

Cette fois, j'ai retrouvé sur mon chemin *Feuillets d'Hypnos* de René Char (Pléiade), et le très prégnant *Pages d'ombre* de Lionel Ray (Gallimard), à qui je laisse volontiers les derniers mots :

Il y a cette brèche dans le temps :
l'amour dans le suspens des heures,
on y voit un jardin immobile comme si
autrefois et demain n'étaient plus
qu'un même instant
et nous ne connaissons d'autre lieu
que cette parole où s'unissent
l'arbre et la voix, l'énigme et l'horizon.